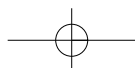
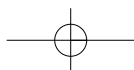
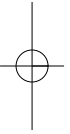
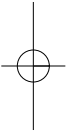


L'APOCALYPSE SELON MARIE





Patrick Graham

L'APOCALYPSE SELON MARIE

Éditions Anne Carrière

Du même auteur

L'Évangile selon Satan, Éditions Anne Carrière, 2007.

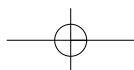
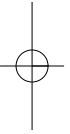
ISBN : 978-2-8433-7476-0

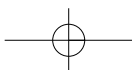
© Éditions Anne Carrière, Paris, 2008

www.anne-carriere.fr



*À Charlotte Marie Graham, ma mère de douze ans,
qui m'a amplement inspiré le personnage d'Holly.*





« Maintenant je suis Shiva, le destructeur des mondes. »

Professeur Robert Oppenheimer,
directeur du projet Manhattan,
le 16 juillet 1945, juste après l'explosion
de la première bombe au plutonium
dans le désert du Nouveau-Mexique.

« À partir de maintenant, nous sommes tous des fils de pute. »

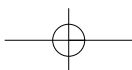
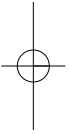
Kenneth Brainbridge,
directeur adjoint du projet Manhattan,
répondant à Oppenheimer.

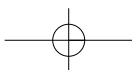
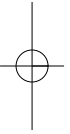
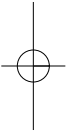
Note de l'auteur

Dans les pages qui vont suivre, certains croiront reconnaître l'ouragan Katrina qui ravagea La Nouvelle-Orléans en 2005. Il n'en est rien. Ma tempête à moi ne s'appelle pas Katrina mais Holly. Elle n'a pas frappé La Nouvelle-Orléans il y a trois ans. Elle s'en approche. Il y a encore quelques jours, elle n'était qu'une simple dépression tropicale au large des Bahamas. Mais depuis quelques heures, elle enfle, elle creuse ses premières vagues dans la peau de l'océan, elle accélère. Des murs d'eau se déversent déjà sur les côtes. L'apocalypse commence.



I DADDY





1

– Marie ?

– Je ne dors pas. Je rêve que je ne dors pas.

L'agent spécial Marie Parks a les yeux fermés. Elle est étendue sur un large divan et respire les odeurs de bois et de cigare qui imprègnent la pièce. Dehors, derrière la baie vitrée recouverte d'un film occultant, des enfants jouent au ballon sur la terrasse de la villa. Plus bas, Marie entend résonner des klaxons quelques sirènes dévalant les avenues. Les rumeurs plus lointaines de Rio de Janeiro, le grand bourdonnement des hommes. La lente respiration de la ville.

– Je peux fumer ?

– Non, Marie. Vous ne pouvez pas fumer. Vous ne fumez pas dans votre lit quand vous vous endormez, n'est-ce pas ?

– Si. Ça fait partie des dangers que je maîtrise. J'aime ça.

Froissement de papier. Le docteur Cooper compulse ses notes. Sa voix est rocailleuse. Une voix de fumeur.

– Si j'en crois votre dossier, vous passez votre vie à traquer des tueurs en série. Fumer en vous endormant est quelque chose qui relève de votre seule responsabilité. Cela doit vous changer.

– Vous voulez dire comme me balader les yeux fermés au sommet d'une falaise ?

Marie esquisse un sourire.

– Lorsque j'étais petite, je marchais au bord des trottoirs en imaginant que je longeais un précipice. J'adorais faire ça.

– Vous vous en souvenez ?

Marie écoute les enfants qui jouent derrière la baie vitrée. Le ballon claque contre le verre. Le docteur Cooper sursaute légèrement. Une voix féminine retentit sur la terrasse, prononce

quelques mots en portugais. Les enfants ramassent le ballon et s'éloignent.

– Non, c'est une vision. Une vision qui revient souvent. Mais elle est tellement réelle que j'ai parfois l'impression que c'est un souvenir. Comme ces odeurs de crème à bronzer et de sable chaud qui flottent dans votre mémoire. Des odeurs de vacances, de soleil et de bonheur.

– C'est l'amnésie résiduelle. Votre cerveau a oublié qu'il se souvient. Alors, il comble les vides avec des odeurs et des bruits. Il fait appel aux autres sens pour tenter de rétablir le contact avec la mémoire. Vous avez toujours les yeux fermés ?

– Oui.

– La fillette a quel âge dans votre vision ?

– Huit ans. Peut-être dix. Tout ce que je sais, c'est que c'est le jour de son anniversaire.

– Elle marche au bord du trottoir ?

– Oui. Elle avance les bras levés en balancier. C'est l'hiver. L'air froid lui brûle les poumons. Elle porte des moufles et un gros bonnet de laine qui lui gratte la tête. Elle sent son haleine glisser sur ses lèvres, c'est tiède dans sa bouche et glacé quand ça effleure son nez.

– Où est-elle ?

– Boston, Massachusetts. Vous connaissez l'hiver à Boston, doc ?

– Non.

– C'est froid et silencieux.

Marie entend le docteur Cooper remuer dans son fauteuil. Le coton léger de son costume râpe contre le cuir. Il griffonne quelques mots.

– Ça sent quoi ?

– Le goudron, les feuilles mortes et les vapeurs d'égouts. Cette brume tiède qui s'échappe des bouches en pierre. Une odeur de vomi et de sac plastique humide.

Les narines de Marie s'arrondissent.

– De kérosène aussi.

– De kérosène ?

– Oui. Un 747 vient de passer au-dessus des immeubles en brique d'East Somerville. Il est aligné sur l'aéroport international de Logan. Il est sur le point d'atterrir.

– Qu'est-ce qui s'est passé ce jour-là ?

- Des cross-killers.
 - Pardon ?
 - Vous avez dit tout à l’heure que je traquais des tueurs en série. Je traque des cross-killers.
 - Quelle différence ?
 - Le tueur en série est un pulsionnel qui tue pour ne plus souffrir, pour apaiser la formidable tension qui le pousse au meurtre. Le cross, lui, ne tue pas par besoin mais par envie. Il n’entend pas de voix et n’obéit pas à Dieu. Il est très bien inséré, il a un bon boulot qui le fait beaucoup voyager. Il en profite pour tuer. C’est ce qu’il aime faire et il le fait bien.
- Le stylo du docteur Cooper accroche le papier.
- Pourquoi pourchassez-vous ces tueurs-là en particulier ?
 - Parce que je les sens. Je sais comment ils fonctionnent.
 - C’est ce qui vous fait peur ?
 - Quoi donc ?
 - L’idée d’être comme eux ?
 - Ça vous ferait peur, à vous ?
 - Je crois que je serais mort de trouille.

2

Une mouche bourdonne, se cogne contre les vitres et reprend sa course à l’aveuglette. Le docteur Cooper la suit du regard. Il cherche ses mots.

- Si nous revenions à cette fillette qui joue à se faire peur au bord du trottoir, à Boston ?
- Au bord du précipice, vous voulez dire ?
- Si vous préférez.
- Elle avance. Une voiture la frôle. Elle roule très doucement. Une odeur de cigare s’échappe par la vitre entrouverte. Un parfum de réglisse et de paille fumée. Comme du jambon cuit mais sans l’odeur de la viande. Vous voyez ?
- L’odeur du bois, mais pas de la viande.
- Oui, c’est exactement ça. Une odeur de fumoir. Du hêtre, de la réglisse et de la paille. La machine à cancer.
- Ça aussi, ça vous effraie ?

– Quoi donc ?

– Le cancer.

– Oui mais j'aime ça. J'aime avoir peur de quelque chose que je ne peux pas combattre. Je voudrais crever avec la respiration qui siffle et mes poumons qui se remplissent de pus dans ma poitrine. Je détesterais mourir en bonne santé. Je trouverais ça immoral.

Le docteur Cooper tourne les pages du dossier.

– Comment vos visions ont-elles commencé ?

– Un choc frontal à cent soixante à l'heure entre un trente tonnes chargé de troncs d'arbres et un camping-car. J'étais dans le camping-car.

– Qui conduisait ?

– Mark, mon mec. Mort.

– Qui d'autre était à bord ?

– Notre fille. Je crois qu'elle s'appelait Rebecca.

– Vous n'en êtes pas sûre ?

– C'est ce qu'on m'a dit quand j'ai émergé du coma. On m'a dit qu'elle s'appelait Rebecca. On m'a montré sa photo ainsi que celle de Mark. Je ne les ai pas reconnus.

– Ça s'appelle la prosopagnosie.

– La quoi ?

– La perte de reconnaissance des visages. Ça arrive fréquemment chez les grands traumatisés qui ont subi un choc violent dans la région du cortex temporal. Pourtant, vous savez que c'est eux, non ?

– Doc, comment savez-vous que votre père est bien votre père ?

– Je ne sais pas.

– Parce que c'est votre mère qui vous l'a dit.

– Une mère ne ment pas sur ces choses-là.

– Non. Mais elle peut se tromper.

Marie écoute les murmures de Rio de Janeiro écrasée par la chaleur moite de l'été. Le ronronnement des climatiseurs. Le souffle de l'air glacé enveloppant son visage. Au loin, tout en bas, des bruits de musique et des éclats de voix. La rumeur des plages de Copacabana et d'Ipanema. Les Cariocas ont envahi le sable blanc et dégustent des brochettes de crevettes rehaussées d'un trait de piment et d'un filet de citron vert. Marie salive en repensant au goût des gambas. Quatre jours plus tôt, en débar-

quant d'un vol en provenance de Berlin, elle avait fait un crochet par son hôtel pour enfile son maillot de bain, puis elle avait gagné la plage d'Ipanema à pied. Le Pain de Sucre à gauche, la baie de Rio, les favelas derrière elle, des grappes de bidonvilles accrochées aux Morros comme une lèpre de tôle ondulée et de ciment. Les mille collines de Rio.

Marie avait posé son sac sous l'œil amusé d'un groupe de Cariocas à la peau cuivrée qui lui avaient expliqué qu'il fallait enfouir ses affaires dans le sable si on ne voulait pas se les faire voler. Elle en avait sorti une serviette et un pot de crème solaire bon marché qu'elle avait étalée sur sa peau blanche. Puis, savourant la brûlure du sable sous ses pieds, elle avait marché jusqu'à l'océan dont les eaux fraîches avaient enveloppé ses chevilles et ses mollets. Elle se souvenait de cette eau se refermant autour de sa taille comme une caresse. Elle avait joué des coudes dans la foule des baigneurs et avait ri avec eux en sentant les rouleaux claquer contre ses seins et ses épaules. Ça sentait le sel et le poisson.

– À mon réveil, après six mois de coma, j'ai commencé à être envahie par des visions de meurtres. Des gamines disparues et des tueurs. Un psy de Santa Monica m'a expliqué que ça arrivait parfois. Le syndrome médiumnique réactionnel. Pas de bol.

– Vous voulez dire que vous revivez les scènes de meurtre sur lesquelles vous enquêtez ?

– Je veux dire que j'ai commencé à développer cette capacité à prendre la place des victimes des cross-killers dans les secondes précédant leur mort. C'est toujours ce qui m'arrive sur une scène de crime. Je ferme les yeux, je perds le contact et je me réveille dans le corps de la victime.

– Jamais dans celui du tueur ?

– Non. Je vous l'ai dit. Les tueurs, je les sens.

– Vous les sentez ?

– En les effleurant, je les sens. Rien qu'en respirant le sillage d'une personne dans une foule, je peux vous dire si cette personne est un assassin. Je peux vous dire si elle a déjà tué ou si elle s'apprête à le faire.

– Comment ?

– Je ne sais pas. Ce n'est pas important. Je peux le faire, c'est tout.

– Et sur les scènes de crime ?

– C'est différent. Je sens leur plaisir. Je prends mon pied avec eux quand ils tuent, et, en même temps, je suis dans la peau de la victime qu'ils assassinent. La terreur pure, la douleur absolue, et la jouissance. Vous devriez essayer, doc, ça vaut toutes les montagnes russes du monde.

3

Depuis qu'elle est dans un état second, Marie parvient à capter les pulsations du silence. Les craquements ténus du parquet, le tic-tac de la montre-bracelet du docteur Cooper, le léger bourdonnement de la mouche. Elle a l'impression d'être à l'intérieur d'une bulle et de ne plus percevoir les rumeurs de Rio. À l'abri derrière son bouclier mental, exactement comme quand elle se bourre de somnifères et de gin pour pouvoir dormir, elle écoute le psychiatre feuilleter son dossier. Il annote une page puis repose son stylo.

– Marie ?

– Oui ?

– Revenons au tueur de vos visions, si vous le voulez bien.

– Lequel ?

– Celui de Boston.

– Vous voulez savoir quoi ?

– Il est dans sa voiture et regarde la fillette marcher au bord du trottoir, c'est ça ?

– Oui.

– Comment savez-vous que c'est un tueur ?

– À cause de son odeur.

– L'odeur de son cigare ?

– Non, l'autre. Son odeur de tueur. C'est violent, agressif, très concentré. Si je devais établir une comparaison, je dirais que les tueurs d'enfants sentent l'ammoniaque. Vous savez, cette flèche lumineuse qui vous transperce l'esprit quand vous respirez de l'ammoniaque. Les tueurs d'enfants, c'est un peu ça.

– Et les autres tueurs, ils sentent quoi ?

– Les violeurs sentent les canalisations engorgées. Les écorcheurs, les chairs putréfiées. Les assassins mystiques, la crasse, la sueur et l'urine. Parfois, certains tueurs regroupent toutes ces odeurs.

Le docteur Cooper renifle. Il se racle à nouveau la gorge.

– Que se passe-t-il ensuite dans votre vision ?

– La voiture dépasse la fillette et se range un peu plus loin. L'homme éteint les phares et coupe le moteur.

– Qu'est-ce que c'est comme voiture ?

– Une Oldsmobile vert olive.

Bruit du stylo du docteur Cooper.

– La fillette avance. Elle n'a plus que quelques mètres à parcourir jusqu'à la rambarde de son perron. Elle habite East Somerville, une petite maison en brique coincée entre la voie ferrée et l'Interstate 93. Vous connaissez East Somerville, doc ?

– Non.

– Un buisson d'immeubles et quelques maisons tristes avec des jardinets envahis par les ronces. Les vapeurs de gasoil et le vacarme de l'autoroute d'un côté, le raffut des interminables convois de marchandises en partance pour l'Ouest de l'autre. Il y a un aiguillage juste en face de la maison, et chaque roue de wagon fait un vacarme d'enfer en heurtant les rails. C'est ça, les monstres du précipice. Des bruits et des odeurs.

– La fillette voit toujours le tueur ?

– Oui. Elle l'aperçoit à travers la fente de ses paupières.

– Qu'est-ce qu'il fait ?

– Il fume derrière son volant et la regarde approcher dans son rétroviseur. Il porte un chapeau. Il a remonté le col de sa parka. Une écharpe est entortillée autour de son cou. De temps en temps, sa main gantée de cuir s'échappe par la vitre et tapote son cigare. Des cercles de cendre tombent sur le trottoir. On dirait des morceaux d'ongles.

– Et la fillette ?

– Elle a atteint le perron. Elle est sauvée. Le précipice est derrière elle.

– Il s'est refermé ?

– Il ne se referme jamais. Elle est en sécurité uniquement dans sa maison. Tout autour, il n'y a que des gouffres, des gaz empoisonnés et la désolation. Les trottoirs d'East Somerville

sont des passerelles au-dessus de ces gouffres. Tout le monde croit que ce sont des trottoirs, des rues et des impasses, mais ce sont des passerelles, et le reste, les autres maisons, les terrains vagues, l'autoroute et la voie ferrée, ce sont des gouffres.

– Calmez-vous, Marie. Essayez de vous détendre.

Marie a la gorge sèche. Elle ressent la tristesse de la petite fille qui traîne les pieds en grimpant les marches du perron. Elle ne sait pas encore qu'elle va mourir. Elle pense à son père, rentré la veille d'un de ses interminables déplacements à travers les États-Unis. Il est routier et alcoolique. Souvent, il cogne maman. Ça s'entend à travers les cloisons épaisses comme du papier. Des coups qui claquent contre la peau, des injures à voix basse et des sanglots. Mais hier soir, ils ont fait l'amour. Des gémissements différents. Une douleur différente. La fillette sait que c'est bon signe et que, peut-être, papa ne cognera pas maman le jour de son anniversaire.

– Marie, vous êtes toujours là ?

– Oui.

– Qu'est-ce que vous voyez ?

– La fillette vient de s'immobiliser devant la porte. Elle ouvre les yeux. Une marquise en fer forgé abrite une ampoule nue que sa mère vient d'allumer. Une nuée de moucheron recouvre le verre brûlant. Leurs ailes se carbonisent en une spirale de fumée. Ça grésille dans l'air froid. La nuit tombe. Le doigt de la petite fille s'approche de la sonnette. Elle appuie.

– Elle n'a pas les clés ?

– Elle les perd tout le temps. Elle les perd dans les gouffres.

Marie respire de plus en plus difficilement.

– Ça y est. Elle entend un frottement de chaussons sur le linoléum de l'entrée. La serrure claque, la porte s'ouvre. Il fait sombre. Ça sent le pain d'épice et le pop-corn. La fillette entre, elle enlève son bonnet et ses gants. Elle sent les lèvres froides de maman se poser sur son front. Son haleine sent le mauvais bourbon et les cacahuètes grillées. Maman a encore pris du Valium. Ça s'entend à sa voix quand elle demande à la fillette où elle était.

– Qu'est-ce qu'elle répond ?

– Ce n'est pas une question. Dans l'état où elle se trouve, maman s'en moque éperdument. Une fois, la fillette a essayé

de lui parler des gouffres. Une fois seulement. Elle s'est arrêtée en voyant les lèvres pincées de surprise et les yeux ronds de sa mère. Des yeux aussi vides et froids que des gouffres.

– Ensuite ?

– La fillette monte l'escalier. Ça grince sous ses pieds. La porte de sa chambre est entrouverte. Ça sent la poussière et les meubles en faux bois. Elle s'allonge sur son lit. Il est encore trop tôt pour son anniversaire. Une heure à attendre. Le temps que l'oncle Walt et la tante Bessie arrivent.

– Calmez-vous, Marie. Vous êtes en sécurité ici.

– Pour le moment. Ensuite, quand l'oncle Walt arrivera, quand ils auront dîné, quand elle aura ouvert ses cadeaux, qu'elle se sera brossé les dents et qu'elle sera allée se coucher, je sais qu'elle ne dormira pas. Elle écoutera le silence et le tic-tac de la pendule au rez-de-chaussée. Le grincement de la porte de la chambre de l'oncle Walt. Il poussera la sienne, sa bedaine blanchâtre remplissant l'embrasure. Puis il entrera et refermera la porte derrière lui et je sais qu'elle aura peur. Elle aura mal aussi. Elle aura envie de mourir. Elle vomira quand il sera reparti. Elle ira se laver et elle vomira. Mais, pour le moment, elle n'a rien à craindre. Elle a sommeil. Elle regarde la lueur froide des réverbères se faufiler entre les lamelles des stores. Elle cligne des yeux. Elle s'endort.

4

La petite fille avait recommencé à hanter les nuits de Marie quelques semaines auparavant. Elle n'avait pas rêvé d'elle depuis deux ans. Or, Marie était sûre d'être à nouveau sur la piste d'un tueur lorsque ses victimes réapparaissaient dans ses visions. Elle savait que leur bourreau n'était pas loin et qu'elle n'avait jamais été aussi près de l'attraper. Elle ressortait alors le dossier et reprenait l'enquête à zéro.

Une semaine plus tôt, un nouveau meurtre portant la mention « *border crime* » était tombé sur les écrans des laboratoires sentinelles du FBI où les polices du monde entier expédiaient

les rapports sur les crimes particulièrement violents qu'elles ne parvenaient pas à élucider. Là, la crème des profileurs passaient au crible les modes opératoires. C'est de cette façon que Marie avait retrouvé la trace de celui que le Bureau surnommait Daddy. « Papa ». Un drôle de nom pour un type qui massacrait des parents avant d'enlever leurs enfants.

– Marie ? Vous êtes toujours là ?

D'après le dossier, Daddy avait commencé à tuer en décembre 1987, à Boston. La famille de la petite fille de la vision. C'est sans doute pour cette raison que cette même était la seule à revenir hanter les nuits de Marie. En dix-huit ans de chasse à l'homme, Daddy avait toujours échappé à la police. Il avait cessé de tuer en 1989, puis les meurtres avaient repris dès 1992 dans d'autres pays. Marie le traquait depuis plus de dix ans. Chaque fois que ses visions revenaient, elle se remettait en chasse et, à chaque fois, Daddy lui échappait. Il se déplaçait beaucoup, prenait d'innombrables précautions et changeait fréquemment d'identité et de pays. Après une pause de quelques mois, il avait recommencé à tuer à Berlin. C'est ce dernier crime qui avait relancé la traque. Toujours le même rituel. Marie avait remonté sa piste jusqu'à Rio. Cette fois, elle en était persuadée, la chasse à l'homme touchait à sa fin.

– Marie, vous m'entendez ?

– Oui.

– Dites-moi ce qui s'est passé ce soir-là, quand vous vous êtes endormie en attendant l'heure de votre anniversaire.

Marie sent une giclée de terreur inonder ses artères. Elle s'enfonce dans sa vision. Le tic-tac de la pendule de l'entrée. Les craquements de l'escalier gorgé d'humidité. Les senteurs de vieux papier peint, de rouille et de poussière.

– Quand j'ouvre les yeux, la maison est étrangement silencieuse. Mon réveil indique quatre heures du matin. Mon anniversaire est passé.

– Qu'est-ce que vous ressentez ?

– Je suis furieuse. J'ai envie de pleurer. J'ai mal au ventre.

– Vous êtes en colère contre votre mère ?

– Oui.

– Vous avez envie de la tuer ?

– J'ai l'impression qu'elle est déjà morte. J'ai peur qu'elle soit déjà morte.

– Ensuite ?

– Je suis allongée sur mon lit. Je regarde les filaments de poussière qui pendent du plafond. Il n'y a pas un souffle d'air, et pourtant, ils bougent comme des algues dans l'eau. J'écoute le silence de la maison. C'est curieux, le silence. Les vrais silences, je veux dire. On dirait que c'est plein de tous les bruits qui ne sont pas là. Cette nuit-là, je me souviens qu'il manquait un son. Il en manquait beaucoup mais celui-là surtout. Les ronflements de mon père. Des ronflements d'alcoolique.

– Et après ?

– Je me lève. Je me souviens du contact râpeux de la moquette sous mes pieds nus. J'ouvre la porte. Le couloir est sombre et désert. J'avance en frôlant les murs. La chambre de mes parents est vide. Il y a une flaque de lumière au pied de l'escalier, une lumière qui s'allume et s'éteint : les guirlandes du sapin de Noël. Nous sommes deux jours après le jour de l'an, mais maman n'a toujours pas jeté le sapin. Ça sent encore un peu la sève, les aiguilles sèches et la neige chimique. C'est étrange.

– Quoi donc ?

– Même tout à fait ivre, maman n'oublie jamais de débrancher les guirlandes électriques du sapin avant d'aller se coucher. Elle ne l'oublie jamais depuis qu'elle a lu dans un journal qu'un simple court-circuit peut enflammer un sapin quand ses aiguilles sont sèches.

– Vous entendez quelque chose ?

– Non.

– Et l'horloge de l'entrée ?

– Elle vient de s'arrêter.

Le docteur Cooper joue avec le capuchon de son stylo. Il écoute.

– Je descends très lentement l'escalier. Ma main frôle la rambarde. Je m'arrête. Il y a quelque chose de mouillé sous mes pieds. Quelque chose de poisseux sur la marche où je me tiens. Je me baisse et je pose mes doigts dans la flaque. C'est épais, gluant, tiède. Je lève mes doigts devant mes yeux : ils sont rouges, comme si je les avais trempés dans du vernis à ongles. Il y a aussi du sang sur la rambarde, il mouille la paume de ma main tandis que je descends les dernières marches. Une large traînée de sang recouvre le linoléum de l'entrée. Une flaque et une large bande poisseuse qui s'en éloigne en direction du salon.

– Où êtes-vous à présent ?

– Je longe le mur pour ne pas marcher dans le sang. J'ai atteint le salon. Les guirlandes du sapin clignent. J'ai les yeux fermés. J'ai peur de les ouvrir.

– Pourtant, vous savez.

– Quoi donc ?

– Qu'ils sont morts.

– Oui.

– Ouvrez les yeux maintenant. Qu'est-ce que vous voyez ?

– J'attends que les guirlandes s'éteignent. Ça y est. J'ouvre les yeux dans l'obscurité. La lumière blanche de la télé éclabousse le salon. L'écran est plein de neige. Ça grésille et ça crachote.

– Ce n'est pas la télé que je veux que vous regardiez.

– J'aperçois des formes sur les fauteuils et le canapé. Deux silhouettes, effondrées l'une sur l'autre. D'autres formes se découpent sur les fauteuils, un homme et une femme qui se font face. On dirait qu'ils se regardent. Des petits points lumineux grossissent dans l'obscurité. Les guirlandes du sapin sont en train de se rallumer.

– Je veux que vous gardiez les yeux ouverts.

– Je ne peux pas.

– Vous n'avez rien à craindre. Si vous préférez, vous n'avez qu'à contempler la scène à travers la fente de vos paupières, exactement comme quand vous marchiez au bord des gouffres.

– La lumière grandit. Elle repousse l'obscurité. J'aperçois le visage de l'oncle Walt. Il se tient très droit sur le fauteuil le plus proche de la télévision. Il a les yeux grands ouverts... Quelque chose ne va pas.

– Quoi donc ?

– Ses yeux sont ouverts mais il manque quelque chose. Oui, c'est ça, il n'a plus de paupières. Elles ont été découpées. L'une d'elle pend encore par un filament de peau. Le tueur lui a découpé les paupières pour le forcer à regarder.

– Quoi d'autre ?

– L'oncle Walt a les bras posés sur les accoudoirs. Les plaid qui recouvrent le tissu sont gorgés de sang. Sa chemise aussi. Sa gorge est ouverte. Une seule plaie, d'une oreille à l'autre. On dirait qu'il sourit. Oh, Seigneur, il y a tellement de sang sur sa chemise et son pantalon !

– Il a fini de vous faire souffrir. Qu'est-ce que vous voyez d'autre ?

– Tante Bessie. Elle est avachie sur le fauteuil d'en face. Elle me tourne le dos mais sa tête est tellement renversée en arrière que j'aperçois son visage. Elle me fixe dans l'obscurité.

– Elle aussi a les paupières découpées ?

– Je ne sais pas.

– Approchez-vous un peu.

– S'il vous plaît, ne me demandez pas ça.

– Vous n'avez pas le choix, Marie. Vous voulez savoir. Vous êtes venue me voir pour ça, non ? Elle a les paupières découpées ?

– Non. Le tueur les a cousues avec du fil épais et noir, du fil câblé. Deux points en croix pour chaque paupière. Des larmes de sang ont dégouliné le long de ses joues comme un maquillage de clown. Le tueur l'a égorgée si profondément que j'aperçois le croissant des cervicales au milieu des chairs. On dirait de l'ivoire. Les guirlandes se sont éteintes.

– Nous allons attendre qu'elles se rallument. Vous vous demandez pourquoi notre tueur n'a pas découpé les paupières de Bessie, c'est ça ?

– C'est un tueur-miroir. Il a peur de son reflet dans le regard des autres. Il a découpé les paupières d'oncle Walt pour le forcer à regarder, mais il a cousu celles de Bessie pour l'empêcher de voir.

– Non, Marie. Ce n'est pas un tueur-miroir. C'est un rédempteur.

– Un quoi ?

– Un purificateur, si vous préférez.

– Je ne comprends pas.

– C'est normal : vous n'avez pas encore franchi la frontière. Vous sentez les tueurs mais vous n'êtes pas encore une tueuse. Pourtant, ça fait longtemps que vous ressentez l'envie de tuer, n'est-ce pas, Marie ?

– J'ai déjà tué. En service, je veux dire.

– Ça ne compte pas. Je parle de meurtre, d'assassinat, je parle de découper des chairs, d'éventrer et d'ôter la vie. Je parle d'envie. Vous n'en êtes pas encore au stade de la pulsion mais toutes ces peurs et toutes ces colères accumulées ne tarderont pas à vous faire franchir la limite.

- Oui, parfois j’ai peur de ça. J’en ai peur et en même temps ça m’attire.
- Comme quelque chose d’interdit ?
- Non. Plutôt comme quelque chose de... possible.
- Marie écoute la respiration du docteur Cooper.
- Les guirlandes se rallument. La lumière rampe le long des fauteuils.
- Très bien. À présent, regardez le canapé. Que voyez-vous ?
- Mes parents adoptifs. Ils sont enlacés.
- Qu’est-ce que le tueur leur a fait ?
- Il les a égorgés. Il les a éventrés aussi. J’aperçois des chapelets d’entrailles répandus sur la moquette.
- Quoi d’autre ?
- Il leur a cousu les mains. Il a joint leurs paumes et il les a cousues en les transperçant entre les phalanges. Le même fil câblé que pour tante Bessie. On dirait qu’ils dansent sur le canapé.
- Regardez leurs yeux. Pour ce genre de tueur, ce sont les yeux qui comptent.
- Il leur a évidé les orbites. Comme s’il en avait raclé l’intérieur avec un couteau ou une petite cuiller. Ça veut dire que...
- Ça veut dire qu’ils savaient.

5

- Marie ?
- Oui ?
- Ne restez pas au milieu du salon.
- Je recule lentement. Il faut à tout prix que je m’éloigne des cadavres de mes parents.
- Pourquoi ?
- Pour échapper aux gouffres qui viennent de s’ouvrir.
- Les yeux de vos parents ?
- Oui. Des gouffres profonds et sanglants. Des larmes de sang sur des joues blanches comme de la porcelaine.
- Dites-moi ce qui se passe.

– Je continue à reculer sans cesser de regarder les orbites vides de ma mère. J'ai l'impression qu'elle va mordre les coutures qui la retiennent aux paumes de mon père, puis qu'elle va se jeter sur moi pour me dévorer.

– C'est pour ça que vous ne voyez pas le tueur ?

– Oui. Il est derrière moi. Il a toujours été derrière moi. Il me regarde depuis que je suis entrée dans le salon. Il m'a laissé le temps de contempler son œuvre. Moi, je recule en posant mes pieds nus dans les flaques de sang. J'ai peur de glisser. Et puis les guirlandes s'éteignent et ne se rallument pas. Une ombre immense m'enveloppe. Une odeur de cigare et d'ammoniaque assaille mes sinus. Une main gantée se referme sur ma bouche et me serre de toutes ses forces contre un manteau en laine. Je sens le contact d'une écharpe contre mes cheveux. Une plaque de muscles et d'os contre mon dos.

– C'est tout ?

– Oui. C'est toujours comme ça que la vision s'arrête.

– Ce n'est pas une vision, Marie.

Marie sursaute. Elle ne parvient pas à rouvrir les yeux. Un étrange engourdissement se répand dans son organisme. Ses muscles sont mous. Un goût de thé tapisse le fond de sa gorge. Elle se souvient de la tasse fumante que le docteur Cooper lui a proposée avant de débiter la séance. Elle avait essoré le sachet, libérant un thé noir et poivré dans l'eau chaude. Tenant la tasse à deux mains, elle avait ensuite bu le breuvage à petites gorgées.

– Qu'est-ce que vous m'avez fait boire ?

– Quelque chose qui va vous aider à vous détendre.

– Je voudrais me réveiller à présent.

– Pas tout de suite, Marie. Si je vous abandonne au milieu du salon, vous risquez de ne plus jamais en sortir. C'est pour cela qu'il est très important que vous vous souveniez de ce qui s'est réellement passé.

– Ce n'est pas moi qui suis morte ce soir-là. C'est la petite fille de la vision. Les gouffres, le bord du trottoir, la marquise métallique et le grésillement des moucherons, les odeurs de poussière dans ma chambre. C'est toujours la même vision. Ça s'arrête durant des mois et puis ça reprend.

– Non, Marie. C'est un souvenir.

- C'est faux.
- Alors dites-moi comment s'appelle cette petite fille.
- Je ne sais plus.
- Est-ce que vous l'avez déjà su ? Est-ce que vous avez déjà consulté son dossier dans les archives des meurtres non élucidés ?
- J'ai essayé mais il avait disparu.
- Non. Il n'a jamais existé, et tout au fond de vous, vous le savez. Comment vous appelez-vous ?
- Je m'appelle Marie. Marie Megan Parks. Je suis née le 12 septembre 1975 à Hattiesburg, dans le Maine. Mes parents s'appelaient Janet Cowl et Paul Parks. Ils habitaient au...
- Vous me décevez beaucoup, Marie.
- Seigneur, je ne me souviens pas.
- Bien sûr que si. Vos souvenirs sont juste derrière la plaque de verre dépoli que votre accident a dressé entre votre cerveau et vous. C'est comme une muraille qui se lézarde.
- Je ne comprends pas.
- Ce que vous appelez les gouffres, ces ravins rougeoyants dans lesquels vous avez si peur de tomber, c'est votre mémoire en ruine après le grand chaos provoqué par votre accident. C'est ainsi que votre cerveau tente désespérément de recomposer les images perdues. Tout ce qu'il ne peut pas remplir, il le visualise comme un gouffre. Il vous envoie des odeurs et des bruits mais il ne sait plus faire la différence entre vos visions et vos souvenirs morts.
- Marie respire péniblement. Elle cherche son oxygène.
- Je voudrais à présent que vous visualisiez une lourde porte en chêne. Vos souvenirs sont derrière. Vous avez la clé dans la main droite. Une grosse clé en acier. Elle est lourde et froide dans votre paume. Vous la sentez ?
- Oui.
- Je voudrais que vous placiez cette clé dans la serrure. Vous y êtes ?
- Oui.
- À présent, je voudrais que vous tourniez lentement cette clé vers la gauche.
- Je ne peux pas.
- Vous avez peur de quoi ?

– Des monstres derrière la porte. J’entends leurs griffes gratter le bois. Ils grondent, ils sont furieux. Ils vont me dévorer.

– Il n’y pas de monstres derrière cette porte. Il n’y a que des souvenirs. Tournez la clé, Marie.

– Ça y est. Je la tourne. Un claquement métallique. Un grincement. Un courant d’air glacial. Oh, mon Dieu, il fait si noir.

– Ouvrez les yeux à présent.

Marie se recroqueville sur le divan. Elle a huit ans. Le jour de son anniversaire. Il s’est passé autre chose ce soir-là. Autre chose qu’elle aperçoit à mesure qu’elle entrouvre les yeux dans les ténèbres de cette partie de son cerveau laissée à l’abandon. Elle promène son regard dans le noir. Elle a l’impression qu’une lueur s’échappe de ses yeux, éclairant faiblement les endroits où elle regarde. Elle aperçoit un écran de télé allumée, deux fauteuils qui se font face et un vieux canapé au tissu déchiré. Tout est recouvert d’une épaisse couche de poussière grise comme la cendre. Des cadavres desséchés sont assis dans les fauteuils. Deux autres, enlacés sur le canapé, la contemplant de leurs orbites creuses. Marie distingue des morceaux de fil câblé entre les os de leurs phalanges. Les guirlandes lumineuses clignent. Elle recule en portant ses mains à sa bouche.

– Allez-y, Marie, dites-moi ce qui s’est *vraiment* passé ce soir-là.

– L’ombre du tueur m’enveloppe. Je sens les muscles de ses bras contre ma peau. Un pan de ma chemise de nuit est relevé. J’essaie de me débattre. Le tueur se penche à mon oreille et me fait *chuuut*. Son odeur de cigare enveloppe mon visage. Une autre odeur envahit ma gorge tandis qu’il presse un mouchoir contre mes lèvres. Une odeur chimique, à la fois très forte et très douce. Une odeur presque liquide, cotonneuse. J’ai envie de dormir. J’ai très froid. J’essaie de hurler mais le mouchoir étouffe mes cris. Puis une douleur terrible éclate dans le bas de mon dos. Comme un poignard qui s’enfonce entre mes reins. Le coin de la table du salon. J’ai heurté le coin de la table du salon. Oh mon Dieu, vous ne m’avez pas tuée ce soir-là.

– Bien sûr que non, Marie, je n’en avais jamais eu l’intention.

6

Daddy se tient immobile dans son fauteuil. Il a joint les doigts devant ses lèvres. Sa voix a changé, son visage aussi, mais pas le reste. Pas son odeur ni sa respiration. La puanteur de l'ammoniaque et le souffle lent de sa respiration lorsqu'il serrait Marie ce soir-là contre son manteau.

– Comment t'appelles-tu, Marie ? Quel est ton vrai nom ? Quel est le vrai nom de cette fillette de Boston ?

– Kransky.

– Non. Ça, c'est le nom des morceaux de viande sur le canapé. Mais avant que cette famille de dégénérés ne t'accueille à Boston, tu t'appelais comment ?

– Gardener. Je m'appelais Marie Gardener.

– Tu te souviens maintenant ?

– Oui.

– Je suis fier de toi, Marie. Nous avons bien progressé.

Marie sent de grosses larmes glisser sur ses joues.

– Ce soir-là, après m'avoir endormie avec un tampon de chloroforme, vous m'avez enveloppée dans une couverture et vous m'avez enfermée dans le coffre de votre Oldsmobile. Je me souviens que ça sentait le plastique et l'essence et qu'une odeur d'urine flottait dans l'habitacle. Une odeur étouffée par le désodorisant en spray que vous aviez pulvérisé sur la moquette du coffre.

– Oui, ça ne sait pas se retenir, un enfant.

Marie frissonne en entendant les vibrations qui envahissent la voix de Daddy. Il n'est plus du tout bienveillant, il est plein de haine et de mépris. Une voix de prédateur. Il se calme, respire. Il redevient un peu le docteur Cooper.

– Quoi d'autre, Marie ?

– Je me souviens de m'être réveillée la bouche pâteuse. J'étais allongée dans les ténèbres, emmaillotée dans la couverture. Vous aviez placé un coussin sous ma nuque. J'ai ouvert les yeux mais je ne voyais rien. Ça remuait. Le bruit assourdi du moteur. Les vapeurs d'huile et de carburant. J'ai tourné la tête vers la droite. J'apercevais un filet de lumière à travers les

joint usés du coffre. Un rai de lumière vive puis une flaque d'obscurité, puis à nouveau un rai de lumière vive.

– Des réverbères d'autoroute. Nous avons roulé pendant trois jours sur l'Interstate 95 en remontant vers le nord. Je m'arrêtais toutes les quatre heures pour te droguer. Pour que tu dormes et que tu n'aies pas peur. Lorsque j'étais trop fatigué malgré les amphétamines, je rangeais la voiture sur un chemin de terre et je dormais quelques heures avant de repartir. Jamais je ne t'ai laissée seule. Jamais je ne t'ai abandonnée. Tu es celle qui a le moins pleuré pendant le voyage. À peine quelques coups de genoux contre la paroi du coffre. Je n'ai pas eu besoin de te punir.

– Je me souviens que la voiture s'est arrêtée une dernière fois. Cela faisait des heures que nous roulions sur un chemin de terre. Les pneus tapaient dans les ornières. Les suspensions grinçaient et faisaient vibrer dans tout l'habitacle. J'avais tellement peur.

Le docteur Cooper sourit.

– L'express de Seboomook.

– Le quoi ?

– Seboomook, un patelin paumé au fin fond du Maine, dans le comté de Somerset. Quelques cahutes perdues sur la rive nord du lac Moosehead, à une cinquantaine de kilomètres de la frontière canadienne. J'avais hérité d'une maison de pêcheur là-bas. Un coin sympa, plein de poissons, de glace et de silence. Le premier voisin à quarante kilomètres, la première gare à deux cents. Juste un chemin défoncé et bloqué huit mois sur douze par la neige et les arbres abattus par les tempêtes. L'express de Seboomook, c'est comme ça que j'appelais ce chemin que j'avais parcouru des milliers de fois à bord de la jeep de mon grand-père. Soixante kilomètres d'ornières et de nids-de-poule à travers une des forêts les plus profondes du Maine. Une forêt si épaisse que certains endroits n'ont jamais été visités par l'homme. Je crois à ça. Aux endroits vides, comme des zones mortes dans le grand cerveau de l'humanité. C'est là-bas que j'avais installé la Crèche où je recueillais mes enfants après les avoir sauvés de leur famille d'accueil.

– Vous travailliez à l'époque en tant que psy pour les services sociaux de l'État du Massachusetts. C'est comme ça que vous aviez accès aux dossiers des enfants placés et victimes de maltraitances.

–L'État ne faisait rien. Moi, j'agissais. Je sauvais les enfants malheureux et je leur offrais une grande maison pleine de poupées et de jouets. Ma famille.

Les yeux de Marie s'emplissent de larmes. Elle revoit la bâtisse au bord du lac et son ponton, la lueur du soleil qu'elle avait le droit de contempler dix minutes par jour à travers la fenêtre grillagée de la cave.

–La voiture s'est immobilisée dans un dernier grincement d'essieux. Je me souviens du silence quand le moteur s'est arrêté. Le silence de l'hiver. J'entends la portière claquer. Vos pas crissent dans la neige. Je me souviens de la lueur aveuglante du soleil quand vous avez ouvert le coffre. Vous m'avez prise dans vos bras et donné une gorgée d'eau au goût de médicament. Quand je me suis à nouveau réveillée, j'étais allongée sur un lit de princesse au milieu d'une montagne de poupées et de peluches. La pièce était très froide, uniquement éclairée par un néon qui me blessait les yeux. Les murs étaient voûtés, comme des souterrains ou des murs de cave. Il y avait des toilettes, de quoi se laver, un pupitre d'écolier avec de vieux livres de classe et une lourde porte de cachot. Le genre de porte qui ne tremble même pas quand on cogne dessus à coups d'épaule.

–Quoi d'autre ?

–Un soupirail laissait échapper des bouffées d'air frais, au ras du sol. Ça sentait le salpêtre et la mousse. Combien de temps suis-je restée enfermée ?

–Un peu moins de deux ans.

Marie sent sa gorge se serrer.

–Oh, mon Dieu, toujours les mêmes jours et les mêmes nuits, le temps rythmé par l'extinction et le rallumage des néons. Vous veniez nous donner des cours et jouer avec nous à la poupée. Parfois, vous nous laissiez de l'eau et de la nourriture en quantité et vous nous abandonniez des jours entiers avant de réapparaître soudain avec un autre pensionnaire de votre crèche de dingue. Je me souviens de ces sanglots qui retentissaient le long des soupiraux. C'est comme ça que j'ai compris que je n'étais pas seule.

–Il y avait toujours au moins une vingtaine d'enfants. Certains mouraient quand je les privais de nourriture parce qu'ils avaient été méchants. D'autres succombaient de maladie

ou d'infection, comme la petite Laura à qui j'avais été obligé d'arracher les dents une à une à cause des bonbons.

– Je me souviens de ses cris. Je me souviens de tout maintenant. Et de ce jour où vous aviez oublié de refermer la porte de ma chambre. Un gigantesque couloir éclairé par des ampoules nues serpentait sous la maison. Et des cellules. Oh, mon Dieu, il y avait tellement de cellules ! Je suis sortie en chemise de nuit dans le couloir. Le sol était gelé. J'ai essayé d'ouvrir quelques portes mais elles étaient verrouillées. Je me suis hissée sur la pointe des pieds et j'ai regardé par le judas. Des petites filles, des petits garçons, des bébés aussi. Et puis, dans les cellules du fond, j'ai vu des grandes filles et des adolescents.

– Presque des adultes. La plus âgée avait dix-sept ans. Elle était arrivée à la Crèche à l'âge de neuf ans. Le jour de leur dix-huitième anniversaire, je leur préparais un gâteau bourré de drogues, puis je les découpais avant de jeter leurs morceaux dans le lac. Les plongeurs du FBI y ont retrouvé quelques omoplates et quelques fémurs.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elles seraient devenues des mères dénaturées et des broyeuses d'esprits. Parce qu'ils seraient devenus des pères incestueux, des violeurs et des alcooliques.

– Vous les avez terrorisés et privés de lumière. Combien d'enfants sont devenus fous quand vous leur supprimiez la nourriture ou l'eau pendant des jours ? Combien d'entre eux avez-vous étranglés en pleine nuit quand ils étaient trop faibles ou trop agités ? Quand ils hurlaient depuis des heures en appelant leurs parents ? Combien en avez-vous jeté dans le lac ?

– Chut, Marie. Calme-toi.

7

Marie avance dans le couloir au milieu des cellules de la Crèche. Un escalier au bout. Les marches vermoulues craquent sous ses pas. Une porte tout en haut. Le premier sous-sol de la maison du pêcheur.

– Je vois une vaste salle avec des tables en bois au plateau usé.

– C'est là que mon grand-père vidait le poisson et écorchait le gibier. Des truites, des tanches, des lièvres, des caribous et des sangliers. Je le regardais fendre les abdomens et libérer des paquets d'entrailles fumantes sur les tables à découper. J'ai compris qu'il était devenu fou quand il a commencé à enlever des chasseurs ou des campeurs, et à les enfermer dans les anciens saloirs du sous-sol pour les faire maigrir. Ensuite, il les amputait, les désossait et les vidait sous mes yeux.

Marie frissonne. Elle traverse la pièce et gravit d'autres marches. Une trappe qu'elle pousse d'un coup d'épaule. Elle vient de déboucher dans la baraque du pêcheur. Daddy n'est pas là. Il est en chasse. Cela fait quatre jours qu'il n'a pas reparu. Il est sans doute sur le chemin du retour. Peut-être roule-t-il déjà sur l'express de Seboomook. Marie grelotte de faim et de peur. Il fait nuit. Il fait froid. Ça sent le poisson. Des filets sont accrochés aux murs.

– Marie ?

– Oui.

– Dis-moi ce dont tu te souviens ou je te tue.

– J'ai fouillé la maison. J'ai trouvé de la viande séchée, un gros pull qui sentait la charogne et une paire de godillots que j'ai bourrés de toile de jute. Après, je suis sortie. L'air était gelé. Les dernières étoiles commençaient à pâlir. C'est à ce moment que j'ai vu les phares déchirer l'obscurité au loin.

– Un accident si stupide. Je n'avais pas dormi depuis quarante-huit heures. J'arrivais d'Agawam, un patelin paumé à la frontière du Massachusetts et du Connecticut où j'avais chargé deux mômes, des jumeaux qui remuaient et hurlaient dans le coffre. Je les avais tellement shootés que l'un d'eux est mort asphyxié sous le poids de l'autre. Je suis remonté aussi vite que j'ai pu à travers le Vermont et le New Hampshire. J'aurais dû m'arrêter quelques heures comme je le faisais d'habitude avant de quitter les grands axes, mais j'avais peur que vous manquiez d'eau et de nourriture. L'accident a eu lieu à la hauteur de Littleton, dans le Vermont. J'ai dû m'endormir quelques secondes. Je n'avais pas vu l'auto-stoppeuse au croisement quand mes pneus ont mordu le bord de la chaussée. Je n'avais pas vu non plus la voiture de flics rangée quelques mètres plus loin. Ses gyrophares se sont immédiatement allumés quand le corps disloqué

de la fille a atterri dans son pare-brise. Ma voiture est partie en toupie et a tapé un pylône. J'avais envie de vomir. J'ai réussi à m'extirper des tôles et à m'enfoncer sous le couvert des arbres avant que le flic n'ait eu le temps de réagir. Je savais qu'il ne tarderait pas à découvrir mon chargement et que, après avoir effectué une enquête rapide à partir de ma plaque minéralogique, il enverrait une voiture de patrouille sur l'express de Seboomook pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'autres enfants prisonniers là-bas. Alors, j'ai marché pendant des heures vers la frontière canadienne. J'étais persuadé que les flics ne découvrirait jamais la trappe conduisant aux sous-sols. Si tu ne t'étais pas échappée, ils ne vous auraient jamais retrouvés.

– Je me suis agenouillée dans la neige tandis que la voiture approchait. J'étais persuadée que c'était vous. Je ne pouvais plus bouger. Et puis d'étranges flaques de lumière bleue ont accompagné le pinceau des phares. Quelques tons de sirène. Deux flics dans des parkas à fourrure en sont sortis. Ils m'ont prise dans leurs bras et m'ont enveloppée dans des couvertures.

– C'est à cause de toi qu'ils ont volé mes enfants. Ils les ont placés dans de nouvelles familles d'accueil dispersées dans plusieurs États pour brouiller les pistes. Ils m'ont traqué, diffusant mon signalement à toutes les polices de la planète. J'ai changé pour la première fois de visage et d'identité dans une petite clinique vétérinaire d'Unalakleet, en Alaska. J'adore les coins paumés. L'opération, menée sous anesthésie locale par le vétérinaire dont j'avais enfermé la famille en lieu sûr, a été une vraie boucherie. Cet enclé m'a tellement saboté la gueule que je suis resté une semaine à grelotter dans un cagibi en croquant des poignées de tranquillisants, le temps que ma caboche dégonfle. À l'arrivée, je ressemblais à ce qui reste de Mickey Rourke. Alors j'ai tué le vétérinaire et sa famille et j'ai continué ma route vers le nord jusqu'à Point Hope, un port de brise-glace où j'ai passé le reste de l'hiver à écouter hurler le vent et à penser à toi, Marie. À toi et à mes autres enfants. Au printemps, j'ai embarqué pour le Japon et l'Australie, où un chirurgien de Melbourne m'a réopéré.

– C'est à ce moment-là que vous avez recommencé à tuer ?

– Je me suis d'abord installé en tant que psychiatre à Buenos Aires, puis à Rio. De là, j'ai pris le temps de vous localiser et j'ai patiemment attendu que vous grandissiez. Quand vous êtes

devenus adultes et que, la vie faisant, certains d'entre vous se sont dispersés aux quatre coins du monde, je me suis remis en mouvement. J'ai commencé par massacrer les familles qui vous avaient élevés à ma place. Elles étaient tellement éparpillées qu'aucun flic n'a fait le rapprochement. J'ai fait ça bien, en prenant mon temps et en changeant de cérémonial. J'ai étalé tous ces meurtres sur une dizaine d'années. J'ai fait ça de toutes mes forces, leur arrachant les tripes et les membres. Tu aurais été fière de moi, Marie : j'avais retrouvé le goût de tuer. Ensuite, je vous ai pointés les uns après les autres sur une carte. Los Angeles, San Francisco, Chicago, Paris, Sydney, Hong-Kong. Un vrai bonheur pour un voyageur. Alors, je me suis lancé corps et âme sur la trace de mes enfants perdus. Ils avaient beaucoup grandi. Il était temps qu'ils meurent.

8

Marie a l'impression de s'enfoncer dans une mer de coton dont les vagues douces et légères se referment sur elle. La voix de Daddy résonne dans son esprit.

– J'ai commencé par Cassy Trippman dans l'Ohio. Fragilisée par son expérience à Seboomook, elle avait fini par échouer dans un patelin au sud de Cincinnati. Quand je l'ai retrouvée, elle vivait des aides sociales et végétait dans un état alcoolique quasi permanent. Elle avait tenté de retrouver une vie normale, un petit boulot de serveuse et un mec pas trop bête, mais ses vices l'avaient rattrapée et, multipliant les cures de désintoxication aux frais de l'État, elle s'enfonçait inexorablement. La petite fille aux allumettes façon sale vieille ivrogne paumée... Je n'ai pas ressenti grand-chose quand sa bouche a cessé d'aspirer l'air à travers le sac plastique qui m'a servi à l'étouffer. J'ai mutilé son cadavre mais je l'ai fait sans joie. Au fond de moi, je crois que j'étais un peu triste et déçu de ce qu'elle était devenue malgré tout ce que j'avais fait pour elle.

– Vous êtes fou à lier.

– Je t'épargnerai la liste fastidieuse de mes victimes. J'ai interrompu leur existence au moment où elles s'y attendaient

le moins. J'ai réuni leur famille, leur conjoint et leurs enfants. J'ai tué les parents et enlevé les petits. Des crèches de huit pensionnaires maximum. Chaque fois qu'une crèche était pleine, j'en ouvrais une autre ailleurs, dans un autre coin paumé, dans un autre pays.

– Que sont-ils devenus ?

– Je ne sais pas.

Marie sent un frisson glacé parcourir son échine en songeant à ces pauvres gamins. Comme elle autrefois, ils avaient dû attendre le retour de Daddy. Sauf que, prisonnier de sa folie meurtrière qui s'accélérait à mesure qu'il rassemblait ses enfants dispersés, Daddy n'était jamais revenu.

– Ces six dernières années, j'ai tué ceux qui avaient mieux réussi que les autres. Des médecins, des avocats, des hommes d'affaires renommés qui voyageaient comme moi. Tandis qu'ils me racontaient leur vie avant que je ne les éventre, je me suis rendu compte qu'ils se souvenaient de la Crèche plus que de tout autre moment de leur existence. C'est moi qui les avais rendus vivants et c'est moi qui leur reprenais cette vie qui m'appartenait un peu.

Daddy allume un cigare et souffle un nuage de fumée.

– La dernière s'appelait Melissa Granger-Heim. Elle habitait Berlin. Je l'ai massacrée à l'occasion d'un séminaire qui se tenait dans les salons d'un grand hôtel. Le dernier soir, je me suis introduit chez elle pendant qu'elle dînait avec son époux et ses trois enfants. Une fois son mari égorgé, et tandis que je la ficelais sur un fauteuil, elle m'a raconté qu'elle avait entrepris une très longue thérapie qui l'avait aidée à retrouver goût à la vie. Puis, s'étant prise au jeu, elle était devenue psychiatre comme moi. Au tout dernier moment, elle m'a reconnu. Tu aurais dû voir l'expression dans ses yeux. Une terreur pareille, c'est comme du diamant.

– Sa cellule était juste à côté de la mienne dans la Crèche de Seboomook. Souvent, la nuit, je l'entendais pleurer. Elle était si jeune, si effrayée. Alors je m'allongeais sur le sol et je lui parlais à travers le soupirail. Je lui parlais parfois toute la nuit jusqu'à ce qu'elle s'endorme sur le sol gelé.

– Elle aussi se souvenait de toi. C'est ce qu'elle m'a dit en sanglotant, juste avant que je ne la tue. Elle n'avait jamais oublié tes chuchotements à travers le soupirail, cette voix sans

visage qui la réconfortait et la berçait tandis qu'elle s'endormait en serrant son ours en peluche contre son visage.

– Qu'avez-vous fait de ses enfants ?

– Tu les as entendus tout à l'heure jouer au ballon contre la vitre. Je les ai empoisonnés au petit déjeuner avec un poison lent. Ils doivent être morts à présent.

– Pourquoi ?

– Parce que je savais que tu allais venir. J'ai tué Melissa pour t'attirer à Berlin et j'ai laissé assez d'indices pour que tu me rattrapes à Rio. Tu m'as beaucoup amusé, ces derniers jours, en me suivant dans les rues tandis que je me promenais avec ma petite famille.

– Ce n'est pas votre famille.

– Je t'ai repérée tout de suite. Je t'ai vu me regarder sur cette plage quand je me baignais avec les enfants de Melissa. Je t'ai même laissé un verre vide de caipirinha à la terrasse d'un bar pour que tu puisses le récupérer et l'expédier au FBI afin qu'ils vérifient mes empreintes. Quand tu as reçu les résultats, tu as pris rendez-vous à mon cabinet en disant à ma secrétaire que c'était urgent, que tu allais très mal. Tu lui as fait faxer ton dossier. Tu aurais pu m'arrêter tout de suite mais tu avais d'abord besoin de réponses. Tu avais besoin de savoir qui tu es vraiment. Et te voilà devant moi, Marie chérie, te voilà persuadée d'avoir gagné et que la cinquantaine de flics maladroitement planqués autour de ma villa réussiront à te sauver.

Marie essaie d'atteindre le localiseur à ondes courtes fixé à sa ceinture. Sa main glisse et tombe dans le vide. Elle a l'impression que son bras s'étire à l'infini et que sa main n'en finira jamais de tomber. Le docteur Cooper sourit :

– C'est inutile, Marie. Cette pièce est conçue pour être imperméable aux ondes. Même la télé et la radio ne fonctionnent pas : des cylindres de métal dans les murs.

Marie s'accroche au peu de réalité qui lui parvient encore à mesure qu'elle s'enfonce dans la mer de coton.

– Et les autres enfants, ceux des meurtres que vous avez commis ces derniers mois ?

– Ils sont enfermés quelque part dans les favelas. À l'heure qu'il est, mes nourrices s'apprêtent à leur donner un verre de cette potion amazonienne que j'ai fait boire ce matin aux petits

anges de Melissa Granger-Heim. La même qui coule à présent dans mes veines et dans les tiennes.

– Et moi ?

– Quoi toi ?

– Pourquoi vous ne m’avez pas tuée avec les autres ? Parce que je suis parvenue à m’échapper de Seboomook, c’est ça ?

– Oui, je voulais te tuer la dernière, ou peut-être te laisser vivre avec le souvenir de tout ça. J’ai beaucoup enquêté sur toi, tu sais ? Je t’ai toujours suivie. C’est comme ça que j’ai fait la connaissance des Parks, ces braves gens qui avaient bien voulu te recueillir après la Crèche. De bons parents adoptifs, ceux-là, pas comme les Kransky. Eux t’aimaient vraiment. Je les ai tués un soir de novembre.

– Vous mentez. Ils sont morts dans un accident de voiture.

– C’est ce qu’on t’a raconté parce que tu avais été suffisamment meurtrie par la vie. En novembre de cette année-là, tu étais partie camper avec ta classe sur les rives du lac Tahoe. Quinze jours loin des tiens. J’en ai profité pour m’occuper de Paul et Janet Parks, un soir où il pleuvait à Hattiesburg. J’ai fait ça très lentement, pour les punir d’avoir élevé à ma place la meilleure de mes filles.

Marie ravale ses larmes.

– Je vous tuerai pour ça.

– Oui, tueuse, je suis sûr que si tu en avais la possibilité, tu le ferais. C’est aussi pour cela que j’ai voulu te garder en vie. Parce que tu es du même bois que moi.

– C’est faux.

– Bien sûr que si, Marie. De mémoire d’homme, seules deux personnes sont parvenues à s’échapper des cellules de Seboomook. Toi, et moi. J’avais quatorze ans à l’époque. Mon grand-père était déjà fou à lier et passait le plus clair de son temps à écorcher vifs les malheureux qu’il kidnappait dans la forêt. Le jour de mon anniversaire, il m’a forcé à dépecer mon premier humain, un campeur d’une trentaine d’années qu’il avait drogué avec des calmants. La même nuit, il m’a enfermé dans une cellule et j’ai su que ce serait bientôt mon tour. Alors, j’ai crocheté la serrure et j’ai assommé ce vieux salaud pendant son sommeil. Quand il s’est réveillé, il était sanglé à une des tables de découpe. Il a mis plus de quatre heures à mourir. Et tu sais quoi ?

– Je m'en fous.

– Je vais te le dire quand même. Pendant que je le charcutais et que son sang s'écoulait en larges rigoles sur la table, il me prédisait que je resterais à Seboomook et que je poursuivrais son œuvre. Il avait raison.

Marie frissonne. Cela fait plusieurs secondes que la voix de Daddy se charge de grailions et de caillots sous l'effet du poison. Il s'essouffle. Son débit est de plus en plus lent. Marie l'entend tousser à fendre l'âme. Elle parvient à entrouvrir les yeux. Daddy se tient droit dans son fauteuil. Son menton maculé de sang tranche sur son visage blême. Il respire difficilement. Il regarde Marie. Ses yeux deviennent vitreux. Sa poitrine s'immobilise.

9

Marie ignore depuis combien de temps Daddy est mort. Coincée entre la réalité et sa vision, elle écoute le profond silence qui s'est abattu sur la villa. Elle s'efforce de se concentrer. Elle a l'impression d'oublier quelque chose d'important.

Un nom flotte dans sa mémoire, celui de l'officier qui commande aux autres flics planqués dehors. Elle se souvient qu'il attend son signal pour investir la maison. Elle a bien insisté sur le fait qu'il lui fallait à tout prix des aveux. Le gars de la police militaire avait fait signe qu'il avait compris. Un brave type, honnête et courageux. Tout à fait le genre à attendre un signal pendant des heures.

Marie n'en peut plus. Elle sent le poison progresser dans son organisme. Ses jambes et son ventre sont gelés. Peu à peu, la substance toxique est en train de coaguler son sang. Elle expédie un puissant message mental dans toutes les directions. La souffrance vrille son crâne. Elle dit qu'elle s'appelle Marie Megan Parks, qu'elle est agent au FBI et qu'elle est prisonnière dans une villa des hauteurs de Rio. Elle ajoute qu'elle a été droguée et qu'elle ne peut plus bouger. Elle supplie ceux qui l'entendront d'appeler de toute urgence tous les commissariats de la ville.

Au fond de son esprit, des voix de plus en plus nombreuses commencent à lui répondre. Comme quand elle était môme et qu'elle s'amusa à appuyer du plat de la main sur les boutons d'un interphone d'immeuble. Les voix demandent qui parle. Marie répète inlassablement son message. Elle entend des téléphones relayer son appel au secours. Une voix plus claire se détache dans son esprit. Elle s'appelle Esperanza. Un véritable médium. Elle a compris. Elle murmure à Marie que les secours arrivent. Des coups au loin. Quelqu'un défonce les portes. La voix d'Esperanza lui demande dans quelle pièce elle se trouve. Marie comprend que la médium guide la police au téléphone. D'autres coups sourds résonnent contre la porte du cabinet. Des bruits de pas. Elle sent vaguement l'ombre d'un flic se pencher sur elle en baragouinant quelque chose. Esperanza lui demande quel poison on lui a injecté. Un poison amazonien, c'est tout ce qu'elle sait. Le flic braille un ordre aux infirmiers qui viennent d'entrer. Marie sent un garrot de caoutchouc comprimer son avant-bras. Une aiguille transperce sa peau. Esperanza lui explique que les secours sont en train de lui injecter un cocktail d'antidotes contre tous les poisons amazoniens connus. Marie la remercie du bout des lèvres. Esperanza la supplie de continuer à lui parler mais Marie n'en peut plus. Elle a si froid. Le message mental s'affaiblit à mesure que les ténèbres se referment sur elle.

